...EILLE DE LA N.-ORLEANS

Bureaux, No 73, rue des Chartres

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI, 29 AOUT 1865.

FEUILLETON

LES FOURCHES CAUDINES.

Par ANÉDÉE ACHARD.

X—Suite.

Pourquoi Albertine rougit-elle ? Cette rougeur cependant ne la trouble point, elle n'abaisse pas son regard, et les battements de son cœur plus précipités la laissent heureuse et libre. Mme de Chassell arrive. Mme de Merrie lui présente M. de Cerclaux. Antoinette s'arrange pour rester auprès d'eux, et toutes personnes closes, ce petit cercle de trois personnes reste groupé autour de feu. Lorsque Jacques se resta grouté autour du feu. Lorsque Jacques se fut retiré un peu après minuit, la comtesse, qui ne s'était jamais senti l'esprit plus à l'aise depuis un certain nombre d'années, se tourna vers Antoinette, et d'une voix douce :

—Que pensez-vous de mon vieil ami? dit-elle.

—J'affirme que c'est un honnête homme, répondit Mme de Chassell.

—A berthe lui sera la main tendrement. Demandez-moi, elle fut lente à se déshabiller et à se coucher.

Elle repassait en esprit tout ce que M. de Cerclaux lui avait dit : il parlait sans affectation, avec un tour original, et une élégant. On s'étonnait par réflexion de la quantité de choses qu'il savait et qu'il rendait sa conversation solide et serrée. C'était presque un adolescent lorsqu'il l'avait quittée, elle venait de voir un homme dans toute la maturité de la vie. Mme de Merrie s'endormit avec la sensation d'une personne qu'on courant d'air par désaise et rafraîchi.

Jacques voyageait depuis un assez grand nombre d'années. Il avait choisi le grand continent de l'Amérique du Nord pour champ d'explorations. Il était peu de contrées, du fleuve Saint-Laurent à l'île de Vancouver, du Nouveau Mexique aux terres voisines du pôle, qu'il n'eût parcourues dans toute leur étendue. La géographie et les sciences naturelles lui devaient d'importantes découvertes. Pour défierir des questions douteuses il n'avait reculé devant aucune fatigue, aucun sacrifice. Bien des fois on avait pu croire qu'il ne reviendrait pas des courses aventureuses qui l'entraînaient au delà des Montagnes-Rocheuses, et dans les déserts de l'Orégon. On l'avait vu traverser des campagnes inconnues aux chasseurs que les compagnies américaines envoient dans les neiges de la baie d'Hudson. Il reparaissait tout à coup au moment où on le croyait perdu. Les sauvages qui recueillent des fourrures le tenaient en honneur. Le courage indomptable, des nerfs à l'épreuve de toutes les surprises, une patience que rien ne lassait, une énergie qui ne reculait devant aucun effort, le rendaient les talismans qui l'aidaient à vaincre les obstacles. Jamais il n'était revenu en France. Il se reposait, entre deux étapes, dans les villes qui bordent le Mississippi, quelquefois même dans ces forêts lointaines qui recèlent comme ces sentinelles avancées de la civilisation. La grande médaille de la Société royale de géographie de Londres lui avait été décernée par deux fois. Il restait à Paris membre de l'Institut. Avec dans l'appartement de la rue Royale l'hospitalité de son vieux comme s'il était visité la Bretagne Montmorency seulement. Au contraire dans le cœur de Mme de Merrie la pensée qu'elle avait devant elle un homme d'un caractère droit et sincère. La vie que M. de Cerclaux avait menée dans les solitudes de Nouveau-Monde, l'avait préservé de ces contagions de l'exemple qui flétrissent, dans les existences radieuses des riches, ce qui émousser les natures les plus franches. Il restait à la stance un parfum de candeur, un éclair de jeunesse qui touchait, cela donnait à ses qualités virilles une grâce dont Antoine connaissait pour la première fois la saveur.

Au plus fort de ses confidences Mme de Chassell demanda tout à coup au voyageur pourquoi il avait quitté les forêts vierges, les prairies, les plaines sans fin, et les bords plus plus des contrées polaires. M. de Cerclaux les parut si troublé au même embarrassé.

—J'étais à Montréal quand la nouvelle de la mort de M. de Merrie n'est parvenue, dit-il; j'ai pensé que Mme de Merrie aurait peut-être besoin d'un ami qui fût tout à elle et qui sans aucun égard.

—Oh ! Et Antoinette qui l'observait, des amis à Paris cela se rencontre à tous les pas ! Si Mme de Merrie avait eu attendre la fin de vos désoeuvrées pour en avoir, elle est été bien malheureuse.

—A'ons, Madame, je vous prierai simplement que j'avais besoin, moi de vous retrouver.

M. de Cerclaux fit bien vite que ce besoin était sincère. Il retourna chez Mme de Merrie dès le lendemain. Il pénétrait qu'il lui avait dès qu'il entrait. Pour la première fois il ne jugeait les études et les travaux qui avaient fait le fond même de son existence. Il trouvait seul le monde plus qu'il ne s'y montrait. Tous ses bagages, il l'emportait à Paris dans l'intérêt. Il était dévoué le jour même de son arrivée, et on le retrouva les jours suivants : il avait de mêlange heureux de simplicité et de profondeur qui s'efface dans le frottement des salons, ou ne découvrait en lui aucune trace de cette timidité qui est souvent l'indice d'une vanité embarrassée ; puisqu'il n'agissait sine plus, mais un juste sentiment de sa dignité. Quelquefois, seul auprès de Mme de Merrie, il tombait dans de grands silences. Quand elle l'interrogeait, sourient.

—Je pensais au temps où j'étais en Amérique, disait-il, il me semblait alors que les bois, les lacs, les plaines sans limites la vie errante me soulaient toujours, mais Voilà qu'un journal tombe sous mes yeux et le rappelle plus que un moment de rêverie ... et maintenant l'idée que j'en pourrais sortir de nouveau m'épouvante.

A berthe vivait dans une atmosphère de paix et de tendresse dont la douceur pénétrait la charmait. Elle se sentait bien de tout et pour toujours. Son cœur se réfugiait. Elle entrevoyait l'aurore d'un bonheur qui lui rappelait les rêves confus de sa jeunesse

—Je ne m'étais donc pas trompée, se disait-elle, ceux-ci, ce n'est ...

Elle jurait avoir le légèreté et la transparence d'un matin. Mon désormais ne lui semblait plus difficile. Elle pressentait presque à oublier M. de Bévan.

Le soir, Mme de Cerclaux était auprès d'elle, les regards perdus dans la flamme du foyer. Albertine le touche légèrement du bout d'un éventail qu'elle avait à la main.

—Elles vous toujours aux sommets des montagnes Bleues ou dans les environs de la Saône ? lui dit-elle.

—Non pas, répondit Jacques, cette fois j'étais avec vous.

Ses yeux venaient de s'arrêter sur Mme de Merrie, le cœur de la comtesse se mit à battre.

—Mais dès ce que je vous dire ne vous est inconnu ? dit-elle, poursuivit M. de Cerclaux ; quoique chose dépendant me pousse à vous parler. Je vous en dois l'aveu. Voilà dit ses que je vous aime. Je ne me souviens pas qu'un autre amour soit entré dans ma pensée. Le rêve de ma jeunesse était de la trouver et de lui vous consacrer toutes les forces et tous les dévoûments d'une âme ne qui tremblait en votre présence. Un jour, il y a long temps de cela, vous avez fait mourir. Le désire s'était emparé de moi. Vous vous êtiez jetée dans le cœur et, seul, je bûté près de vous, je me laissai tomber à vos genoux ; au pas de votre robe fut trempé de mes larmes ! J'avais cru vous perdre, votre réveil me rendit tout tremblant. Vos yeux, encore fatigués par le vertiage de la mort comprirent ils ce qui se passait en moi ? Je l'ignore, mais, à quelque temps de là, un sentiment de loyauté me poussa à m'ouvrir à M. de Lérice, votre père. Je m'aimais ! Il n'est pas fidèle que j'étais loin de vous. Le cœur nous séparait. Tout ce que je fis ne courageux ne peut essayer pour éteindre le feu qui m'obsédait, je l'ai tenté. L'espace, l'éloignement, les longs voyages, les dangers, mille recherches où se perdaient de mon esprit et de mon jeunesse étaient d'un rien, rien n'y fait. J'ai été comprendre que mon mal serait le plus fort en me rétrécir à vivre avec lui. Ah ! que cette résignation m'est douce ! Depuis le jour où je comprit qu'il fallait renoncer à une lutte impossible, vous avez été la compagne de mon perpétuel isolement, mais je ne voulais pas vous importuner de mon souvenir, et je ne vous écrivis même pas, je ne l'ai ne fou, vous vous en souvenez peut-être. Des amis qui m'entretenaient des choses passées me disaient que vous étiez heureuse et dans tout l'éclat d'une vie animée par le mouvement du monde. Cela me charmait. Je m'habituais à cette triste invitation qu'un jour je m'endormirais dans ces contrées que votre pensée illuminait, et que je disparaît sans vous revoir. Il m'est venu au mal, les yeux à demi clos, je vous apercevrai aux clartés mourantes d'un feu de bivac, mon cœur se gonflait, je me levais, et quelquefois des larmes soulaient sur mes joues en regardant des étoiles que cette qui j'aimais me montraient par. Le bien-aimé je ne pouvait le fuit du climat qu'il allait plus avant dans le désert, bien-à-le seulement si j'existe encore ! Me dis-je quelquefois ... Parmi l'espace devant moi et mon cœur était près de vous. Vous savez maintenant que j'ai employé de mon temps ; je n'avais plus d'autre espérance que celle de bien faire et de bien vivre. Je me disais que si quelque jour, en feuilletant les pages d'un livre, mon nom apparaissait à vos yeux, vous sauriez que d'être estimé de homme qui méritait votre estime. Les années s'écoulaient ainsi. Un matin j'appris que vous étiez veuve. Une force me poussa tout-à-coup à partir. Je n'essayai même pas d'y résister. Je perdais ma liberté, elle me rendit à que je ne vivais ... Voilà qu'un journal tombe sous mes yeux et le rappelle plus que un moment de rêverie ... et maintenant l'idée que j'en pourrais sortir de nouveau m'épouvante.

A berthe vivait dans une atmosphère de paix et de tendresse dont la douceur pénétrait la charmait. Elle se sentait bien de tout,